

La fin des jours

Lydie Jean-Dit-Pannel

Number 130, Fall 2018

Apocalypse

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88944ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jean-Dit-Pannel, L. (2018). La fin des jours. *Inter*, (130), 18–21.

UNTIL THE MOSS HAD REACHED OUR LIPS
– AND COVERED UP – OUR NAMES –
EMILY DICKINSON

TO CREATE A LITTLE FLOWER
IS THE LABOUR OF AGES.
WILLIAM BLAKE

CAN YOU HEAR ME MAJOR TOM ?
DAVID BOWIE

AND I DID IT MY WAY.
SID VICIOUS



LA FIN DES JOURS

► LYDIE JEAN-DIT-PANNEL

> Lydie Jean-Dit-Pannel, *Mille Seize*, 2015. © Lydie Jean-Dit-Pannel & Stef Bloch.

Cela avait été visuel mais déjà l'odeur était arrivée. Foudroyante. Elle mit la main à sa bouche et respira dans le col de sa veste le parfum léger de sa peau pour ne pas vomir. Tourner la tête, vite. Et se remettre à marcher. C'était très gros. Dans l'herbe verte. L'odeur ne voulait plus quitter son nez. C'est au retour qu'elle avait eu l'idée. Les mouches par centaines faisaient la bande sonore, mais c'est une photographie qu'elle décida de faire. Elle était pour quelques jours dans une session d'écriture avec des amis à la campagne. Ils se retrouvaient en fin d'après-midi pour travailler en commun. La journée, chacun s'occupait de ses démons. La maison était silencieuse, sans connexion Internet. Ils s'étaient répartis dans les quinze pièces de la bâtisse. Elle quitta son ordinateur et partit faire une marche en direction de la forêt. Le ciel était lourd, les oiseaux chantaient avec ardeur, des milliers de graines de pissenlit flottaient délicatement dans les airs. Elle avait commencé son séjour par une longue insomnie, contemplant l'aube avec des yeux secs. C'est au bout du chemin, après le petit pont en métal vert, qu'elle était tombée nez à nez avec le corps mort énorme. De retour à la grande maison, elle ne put faire autrement que de raconter à ses amis la vache morte. Dans la cuisine devant l'immense cheminée, ils préparaient un chili végétarien. Cela sentait bon le poivron au four. Ils eurent curieusement tous envie de voir aussi la vache. Ils garèrent la voiture dans l'herbe juste à côté du cadavre. Ses amis dirent « ah oui, quand même ». La vache avait le visage enfoui dans l'herbe. Heureusement

on ne voyait pas ses yeux. Les paupières étaient closes comme dans un sommeil tranquille. Elle était très enflée, ses pattes se tendaient vers le ciel. Le photographe décida du meilleur moment pour la lumière et elle s'allongea dans l'herbe à côté de la vache. Elle retint sa respiration, ne regarda rien et colla son corps à la mort. Ils avaient convenu qu'elle poserait son bras au dernier moment sur la charogne. L'instant du contact la terrifiait. « Détends-toi, relâche ton bras, vas-y, pose-le, je vais shooter. » Elle enlaça l'animal. Juste gênée par les mouches qui se posaient sur son corps, elle avait fini par tout oublier. Non, le poids de son bras sur le muscle et la peau en putréfaction ne ferait pas s'ouvrir le cadavre plein de vermine. Non, il ne pouvait rien arriver de plus. Elle se détendit. Tout devint normal. Une légère tristesse s'installa. Elle éprouva de l'empathie. Elle mit la chaudière en marche et prit un bain brûlant. L'ami qui lui prêtait la maison était tombé sur une fin de stock de baignoires pour obèses. Elle se lava longtemps et prit ses aises dans l'eau. La nuit n'avait qu'à venir.

Plus tard, lorsque la photographie fut montrée pour la première fois dans une exposition, le cartel de l'image disait : « Psyché, le personnage adopté par Lydie Jean-Dit-Pannel, s'allonge par fatigue et compassion contre les flans d'une vache morte, refusant de continuer à lutter contre les folies humaines et décidée à disparaître avec l'animal. Par cette provocation tendre, désabusée et poétique, l'artiste nous invite à réagir enfin aux excès de la production industrielle du vivant. »

Sa vue avait terriblement baissé ces derniers mois. Sans ses lunettes, elle ne pouvait plus voir la forme de la menthe sur les fraises au sucre. Elle alluma une cigarette et fourra la nicotine au plus profond d'elle.

À son retour, elle passa six jours sans voir personne, dans les bras d'un homme dont elle tomba éperdument amoureuse.

Le surgénérateur de Kalkar est l'un des plus importants projets industriels d'Allemagne n'ayant jamais abouti. En 1972, les Pays-Bas, la Belgique et l'Allemagne s'accordent sur la construction d'un surgénérateur nucléaire en Basse-Rhénanie. Les travaux provoquent de vives protestations. Dix mille personnes se mobilisent contre le projet dès 1974. Les considérations de sécurité autour de cette nouvelle technique, présentée au départ comme la technique de l'avenir (le système de refroidissement devait utiliser du sodium et non de l'eau), et les nécessaires modifications du réacteur accroissent les coûts du projet (de l'ordre de 3,7 milliards d'euros). Bien que la construction soit achevée en 1986 avec sept ans de retard, le ministre de la Recherche annonce en 1991, après de longues tergiversations, l'arrêt définitif du surgénérateur. En 1995, le complexe est racheté par un investisseur néerlandais et transformé en un parc de loisirs. Le Wunderland Kalkar.

Fin août, il y tombait des cordes. Tout était gris. Les manèges tournaient à vide. Quelques enfants erraient sous des ponchos en plastique, des parents pestaient sous leur parapluie qui se démembraient au vent. Les petits en très bas âge étaient coincés dans des poussettes couvertes de bâches. Une musique sinistrement enjouée se distillait entre les averses et le son des mécanismes de manèges à sensation. Elle avait fait 700 kilomètres pour le Vertical Swing. Un manège géant dans la tour de refroidissement de l'ancienne centrale. Un bracelet en plastique doré lui donnait accès à tout sans restriction. Les manèges. Les cornets de frites. Les barbes à papa. Les sodas. Le café. L'alcool. Les buffets du petit déjeuner. Du déjeuner. Du dîner. Tout à volonté. Vin à la tireuse. Emportée par la frénésie collective au moment de l'ouverture des buffets, elle se retrouva avec dans son assiette des pâtes, du riz, de la purée, de la salade verte, des frites, des haricots verts, des pommes vapeur, des petits pois. Elle ne réussit jamais à finir et contempla le gâchis avec une pointe de panique et une légère fatigue. Elle promena ses yeux sur les familles aux environs. Dans l'immense salle de restaurant le son était saturé. L'animateur d'enfants lui faisait de la peine. Flanqué d'une perruque multicolore et d'un costume de clown trop grand, le regard vide et légèrement cerné, il se dandinait entre les tables, le bar, le buffet des entrées et des fromages, l'assortiment des desserts, les étalages de plats en sauce, les bacs de soupes et les ingrédients pour faire son hamburger. Il était suivi par des enfants aux visages peints qui hurlaient en farandole. Elle se prit la tête entre les mains, finit son verre de vin rouge et fixa la flaque d'eau sur la terrasse derrière la baie vitrée. Des milliers de gouttes de pluie y rebondissaient à l'infini. Dans la grisaille : la tour de refroidissement couverte d'une fresque représentant un paysage de montagnes enneigées, sur laquelle on pouvait faire de l'escalade. À l'intérieur : le Vertical Swing. Hauteur de l'attraction : 58 mètres ; largeur : 13 mètres ; capacité : 24 personnes ; poids : 25 tonnes. La voix et le moindre claquement résonnaient en cercles infinis dans l'espace intérieur de la tour aérorefrigérante. Crier et taper dans ses mains devenaient magiques. On avait immédiatement l'impression d'être plusieurs. Elle laissa son sac à dos dans la petite cabine de l'employé qui gérait la mise en marche du manège et s'assit sur l'une des coques de résine rouge. Ses pieds ne touchaient déjà plus le sol. Elle les balançait mécaniquement, comme sur une escarpolette. Chaque siège était suspendu par quatre chaînes de métal de quelques mètres à une armature en étoile qui s'élevait en

tournant autour d'un pilier central à 58 mètres du sol. L'employé vérifia qu'elle était bien sanglée. Il *clipa* chaque siège vide (elle était seule dans l'attraction) et mit en marche le monstre de métal. Son siège décolla très vite de quelques mètres et le mécanisme se mit à tourner. Plus les assises prenaient de l'altitude, plus elles prenaient d'amplitude à l'horizontale. Dominer la peur du vide, le vertige et les haut-le-cœur. En quelques secondes et plusieurs cercles complets, l'on sortait du haut de la tour, découvrant le paysage environnant comme en apesanteur. Ligne d'horizon et oreille interne en douce panique. Ne pas penser à une chute possible de quoi que ce soit et se laisser prendre par le vent. Regarder défiler l'ancien bâtiment réacteur, les manèges et les restaurants vus du ciel, le fleuve, le *parking*, les champs en perspective, l'ancien bâtiment réacteur, les manèges et les restaurants vus du ciel, le fleuve, le *parking*, les champs en perspective, l'ancien bâtiment réacteur, les manèges et les restaurants vus du ciel, le fleuve, le *parking*, les champs en perspective. Tournoyer comme la vapeur d'eau dans le circuit de refroidissement. Redescendre entre les murs de béton. Fascinée par la peur.

Elle avait fait encrer son 43^e papillon monarque à Moscou sur le dernier espace vide de son corps. Le bas du ventre. Le tatoueur était très jeune. La peau de 48 ans était fine. Cela fut douloureux. Un Spoutnik supportait les ailes du lépidoptère. Les quatre branches du compagnon de voyage descendaient jusque dans sa culotte. Un Bronx total sous les seins. Moscou, Hiroshima, Genève, Kuala Lumpur, *Help Me*, *l'intrus barré*. *Un zapoï éternel*. *Martini vodka et sommeil sans fond*.

La grande saga de sa vie ramait pas mal. Il fallait tout remettre en crise. Elle ne savait plus par quel bout commencer. Elle regarda sa pile de carnets. Il fallait défricher. La maison d'écriture était toujours aussi belle et silencieuse. Elle avait posé ses livres sur la table de chevet. Ses carnets formaient une pile sur le bureau devant la fenêtre de la chambre. Un orage arrivait. Le vent fit claquer les lourds volets de bois.

Elle avait marché longtemps après le départ de l'ambulance vide. Avec fatigue. Sans vraiment s'en rendre compte. Elle avait longé la rivière jusqu'à l'étang et s'était assise sur un tronc d'arbre mort pendant une durée indéterminée. Elle avait crié haut et court lorsqu'un hanneton s'était agrippé avec vigueur à son t-shirt. Elle avait contemplé la profondeur du bleu des myosotis. Elle avait fait peur à une grenouille qui sauta à l'envers. La lumière avant l'orage était magnifique. Le ciel était debout. Le fond de l'air sentait bon. Elle ne savait pas qualifier les odeurs. Cela sentait comme un doux moment de l'enfance, loin de l'école, proche d'une bêtise dont on est fier. Allongée dans ses pensées, elle reçut la visite d'un couple de cygnes. Elle discuta un moment avec eux. De vrais connards. Comme elle n'avait rien à bouffer, le mâle lui mordit le mollet. Elle lui mit un coup de Doc Martens dans la tronche. Il fut vexé et repartit avec sa poulette au centre du plan d'eau. Elle pissa dans les herbes, une urine forte à cause des asperges de ce midi et rentra à la maison.

Puis le temps mit du temps à passer. Il pleuvait encore et toujours. Elle était allongée sur son lit. Sur la terrasse les mésanges avaient de petites crêtes sur la tête à cause de la pluie. Elle regardait *Le choc des mondes*. Dans ce film, on sélectionnait ceux qui allaient survivre à la fin du monde en partant dans une fusée-navire qui les conduirait vers une nouvelle planète habitable et saine. Après les membres de l'équipage choisis pour leurs compétences et les financeurs du projet, on tirait au sort. La boîte des hommes. La boîte des femmes. Des jetons. Des numéros. Elle prit une grande inspiration.

Elle se réveilla en nage à 15 heures. L'appartement sentait la cigarette. Elle vida les cendriers, fit glisser la porte de la baie vitrée sur l'extérieur et remit en marche son *equalizer*. Elle se sentait triste. Habitée par le tigre blanc de l'immonde zoo du Mirage de Las Vegas. Immense de puissance latente derrière les grilles de son petit enclos, il ne se séparait jamais de son doudou. Un énorme ballon de mousse bleu. Il sautait sur lui avec toute la force qui lui restait, comme sur l'arrière-train d'une antilope. Puis délicatement, indéfiniment, il léchait le ballon le plus tendrement qu'il fût permis à un tigre de lécher. C'est ainsi qu'il occupait sa vie. Elle rechargea sa cigarette électronique et se fit couler un bain.

Psyché était devenue sont égérie. Cette héroïne antique pensive, aventurière solitaire, amoureuse blessée et guerrière survivante s'était imposée comme son alter ego artistique. Elles étaient devenues les meilleures amies du monde. Elles se racontaient tout et mordaient la poussière ensemble. Elle était touchée particulièrement par la toile « Psyché abandonnée » de Jacques-Louis David (vers 1795), montrée une seule fois au public, au Louvre, dans l'exposition *L'Antiquité rêvée : innovations et résistances au XVIII^e siècle*, du 2 décembre au 14 février 2011. La petite toile était une esquisse inachevée, seuls le visage et les mains de la jeune femme étaient précis de douceur et de tourment. Elle n'avait pas eu l'occasion de la voir en vrai. Elle savait par des recherches que l'œuvre appartenait à un homme d'un certain âge quasi impossible d'accès, un des plus grands collectionneurs qui soient. Sa pote se mettait toujours dans des sacrées galères.

L'automne était là. Elle avait chargé sa voiture et prit la route au tout petit matin. Elle assista au lever du soleil au sortir de la ville. Tout devint orange dans la zone commerciale qui mourait sur la campagne. L'arrivée des Ray-Ban sur son nez fut splendide. Elle se cala dans son siège, mit un peu de chauffage, écarquilla tous les pores de sa peau, alluma une cigarette et connecta son vieil iPod. Les filles du Tigre hurlèrent dans l'habitable. Elle était sur la route. Elle commençait un tour de France de l'atome. Après plusieurs mois sur les

chemins nucléaires au Japon, en Ukraine, aux États-Unis, elle s'attaqua à son pays. La France et ses 58 réacteurs. La France et ses sites de stockage. La France et ses anciennes mines d'uranium contaminées. La France et ses installations nucléaires militaires. La France et ses sites de démantèlement. La France et ses projets d'enfouissement. La France et ses déchets. La France, pays le plus nucléarisé au monde.

Seule avec ses démons et ses obsessions, elle partait sans aucune unité de temps. Juste une destination et puis une autre, à son rythme, à celui des images et des rencontres. Elle fit le tour à pied du site de stockage de l'Aube. Elle pissa dans une station-service avec un bus entier de Japonais sur l'aire du Haut-Kœnigsbourg. Elle mit Psyché au bain dans le Grand canal d'Alsace face à la centrale de Fessenheim. Les fesses dans le Styx, elle contempla l'enfer. Elle se perdit dans le brouillard de Cattenom. Elle mangea un délicieux risotto vegan en fumant de l'herbe chez des amis de Metz. Elle filma des vaches, des ânes, des chevaux. Elle abandonna Psyché chaque fois. Elle passa du temps au poste de gendarmerie de la centrale de Chooz. Elle chia sur les feuilles mortes dans les forêts des Ardennes en regardant passer un hanneton. Elle secoua les arbres pour faire une pluie jaune d'automne. Elle fut fascinée par la collection d'art brut du LaM. Elle se prit une cuite géante et dansa jusqu'au matin au Lyautey à Lille. Le silence électrique au pied des centrales la tétanisait. Elle regarda le dernier épisode d'*Orange Is the New Black* dans un hôtel minable qui sentait les pieds des autres. Les personnages de la série lui manquèrent dès le lendemain. Elle avait l'addiction facile. Elle prit la direction nord-ouest totale. Gravelines. Penly. Paluel. Cherbourg. La Hague.

Plus de 10 000 kilomètres plus tard avec sa petite voiture sur les routes françaises, elle était de retour chez elle après cinq mois. Elle se sentait seule. Elle se rendait compte avec effroi que les sites nucléaires lui manquaient. La route lui manquait. L'adrénaline dégageée lorsqu'elle faisait ses images lui manquait. Elle passa les nuits qui suivirent son retour les yeux écarquillés sur la petite télévision en face du lit sans voir une seule image. Les jours étaient faits de tentatives de sommeil.

> Lydie Jean-Dit-Pannel, *14 secondes : centrale nucléaire de Chinon*, 2016. © Lydie Jean-Dit-Pannel.



Elle n'avait encore pas eu le temps de reprendre son journal de bord et de l'augmenter de son recul. Elle avait la digestion lourde. Des kilomètres d'images l'attendaient, des centaines de pages de notes prises à la hâte à décrypter.

Le truc, c'était ça. Appréhender le site dans son ensemble. En faire le tour plusieurs fois par la route. Repérer les angles. S'emmancher sur chaque chemin. Marcher dans les ronces par les champs ou la forêt pour arriver au plus près de la cathédrale nucléaire. Tester plusieurs points de vue en essayant de ne jamais se trouver dans le champ des caméras de surveillance. Gérer l'endroit où garer sa voiture. Décider de l'espace où mettre en scène Psyché. Installer le trépied. Y fixer le petit Lumix. Enlever ses chaussures. Faire le cadrage. Vérifier qu'aucune ronde de gendarmes n'était en vue. Se dessaper rapidement – sa tenue de tournage (un jean noir usé, un blouson à capuche, des Doc Martens à fermeture éclair, pas de sous-vêtements pour être Psyché au plus vite) commençait à être un peu sale. Détacher ses cheveux. Enclencher le retardateur de l'appareil photo. Courir. Se jeter au sol. Attendre le ventre froid. Retenir sa respiration. Clic à 10 secondes. Clic à 12 secondes. Clic à 14 secondes. Se relever à la hâte. Mettre l'appareil en mode lecture. Vérifier que le corps était bien placé dans le paysage – les graviers marquaient longtemps sur sa joue, souvent il pleuvait, toujours le silence électrique endémique aux sites nucléaires. Répéter l'opération plusieurs fois. Jusqu'à avoir le sentiment d'une bonne photographie. De temps à autre présenter ses papiers d'identité. Trouver une explication à sa présence autour d'un site à risque. Feindre l'ignorance. Préserver ses images. Les discussions et les 37 sites atomiques autour desquels elle avait erré ces derniers mois hantaient ses jours, ses nuits et chacun de ses actes d'amour. Elle pouvait toucher la folie du bout de ses ongles en étendant à peine le bras. ◀

Lydie Jean-Dit-Pannel vit à Paris. Elle enseigne à l'École nationale supérieure d'art de Dijon. Lors de ses errances à travers les paysages toxiques de la planète, elle s'interroge sur la nécessité de montrer pour alerter. Aventurière solitaire, amoureuse blessée et guerrière survivante, Psyché s'est imposée comme son alter ego artistique. Cette héroïne antique, pensive, est devenue son égérie. À travers elle, dans le sillon de la figure du papillon Monarque qui lui a d'abord servi d'emblème, Lydie Jean-Dit-Pannel dit son désir d'amour et de voyage comme sa déception face à une humanité qui court à sa perte. Dans ses films et ses photographies, elle crée des situations performatives où elle met en jeu son personnage de Psyché au sein de paysages politiques. Elle proteste et s'insurge de façon absurde et poétique en faisant des images. Et il y a toujours une urgence. Urgence à la prise de vue (ne pas se faire voir avant que l'image ne soit dans la boîte, ne pas se faire prendre par les gendarmes ou les gardiens des sites). Urgence à dire. Urgence à montrer. Le corps fragile atteste du danger.

> Lydie Jean-Dit-Pannel, *14 secondes : usine de retraitement de La Hague*, 2015. © Lydie Jean-Dit-Pannel.

